

Hourrah, l'oral ! extrait du dernier chapitre

Ce livre est né d'une colère tardive, mais qui ne s'éteint ni avec de nouvelles expériences, ni avec l'âge. Au contraire, avec le passage du temps, je ressens toujours plus l'urgence d'une réforme : la poésie devrait être prise plus au sérieux, les poètes devraient moins se prendre au sérieux. Nous vivons encore sous le règne de l'inverse.

Prendre la poésie au sérieux, c'est la considérer comme soin de l'âme, comme prière laïque, comme ouverture de la langue. Nous sommes humains par la langue, toujours multiple, variante, équivoque. Je rappelle la citation de Jacques Roubaud qui ouvre ce livre : *la poésie est la mémoire de la langue*. On pourrait culbuter la proposition : la poésie est aussi la langue de la mémoire.

On sait qu'elle ne fera jamais recette, mais c'est aussi sa grande liberté. Elle ne peut être l'objet de « retour sur investissements ». Quand le marketing essaie de ne rien laisser hors de son champ d'action, elle est hors d'atteinte.

Je ne veux pas dire par là que je souhaite aux poètes de rester inconnus et de ne jamais vendre leurs ouvrages. Mais ce destin ne leur appartient pas. Toutes les grandes « réussites », percées de poètes, se sont faites après un long temps de digestion sociale.

Il n'y a donc aucune raison pour qu'ils s'acharnent à rendre eux-mêmes leur poésie inatteignable par toutes sortes de poses, de manières, de postures de cénacles (ou d'orgueilleux solitaires), ni pour s'estimer au-dessus du commun des mortels. Au lieu de se complaire dans leur confortable malédiction, ils pourraient choisir la joie immense d'être d'une certaine manière « irrécupérables ».

Qu'il aille nu, à poil, le millionnaire, dit César Vallejo.

[...]

Dans son autobiographie, Pablo Neruda relate en quelques pages émouvantes⁴¹, son trac devant une assemblée du syndicat des portefaix de La Vega auxquels il lui a été demandé de faire une conférence. Il fait le choix improvisé et «difficile», de lire des extraits d'*Espagne au cœur*, pense un temps que sa lecture va passer au-dessus de la compréhension de son auditoire, puis joue son va-tout. Et après quarante minutes d'un silence qui le terrifie d'abord, puis qu'il finit par accepter, se retrouve ovationné.

Voilà la force du poème : il ne demande aucune instruction. Il parle à toute oreille une langue de l'inconnu avec des mots connus, et il est une musique. En cela, il peut être accueilli par tous, pour peu que le diseur s'y risque. C'est notre expérience depuis plus de dix ans, toujours renouvelée, toujours réconfortée, malgré les « missions impossibles » que nous nous sommes parfois fixées nous-mêmes.

Elle ne fait que s'inscrire dans une longue tradition. Dire, même dans les pires des conditions a toujours été le véhicule le plus rapide et le plus durable des poèmes. Alexandre Galitch, poète, dramaturge et chanteur de l'époque soviétique, interdit officiellement de parole, avait coutume de se produire dans des petits appartements devant autant de mini-cassettes que d'auditeurs. En trente ans, il ne donna pas un seul concert autorisé. La légende rapporte qu'à un nouvel arrivant au Goulag, on demandait : « Connais-tu des nouvelles chansons de Galitch ? ». *Idem* de Vladimir Vissotsky, qui n'enregistra pas un seul disque de son vivant dans sa patrie, mais dont des milliers de Moscovites suivirent l'enterrement en brandissant l'enregistrement de ses chansons, comme le rapporte Marina Vlady.

Il y a enfin un devoir de transmission de génération à génération, et ce lien est aujourd'hui bien malmené. La poésie, ce serait une affaire d'enfants (c'est des trucs de bébé) ou de vieux (c'est *has been*, grave). L'apprentissage de textes poétiques par cœur se perd, on l'a vu. Mais en amont, tout un contexte dévalorisant ce domaine concourt à en dégoûter une jeunesse pas aussi gavée ni sourde qu'on veut le croire. Cette désaffection, la maladie infantile du narcissisme poèteux l'alourdit par sa

médiocrité.

Certains messagers semblent presque se réjouir alors à annoncer la catastrophe, « le niveau qui baisse ! », pour s'installer dans un confortable *statu quo*. Le niveau de l'enseignement baisse, celui des mers monte, les cours de la Bourse s'effondrent. Vieille rengaine, mais quoi de plus conformiste que de déclarer la source tarie en fermant la vanne ? *La poésie fout l'camp, Villon*, chantait Léo Ferré. J'accepte ces mots venant de qui passa sa vie à la chanter devant toutes sortes d'auditoires, pas des Orphées de magazines qui vivent en saprophytes de son exquis cadavre.

La catastrophe, elle est dans l'endormissement, dans la trouille mortelle qu'ils entretiennent d'affronter le nouveau dans ce qu'il a de plus rugueux : la jeunesse, et l'adolescence en particulier. [...]

41. Pablo Neruda, *op. cit.* p. 381-382